

GRAND PRIX DU JURY BELFORT 1996 • PRIX GEORGES et RUTA SADOUL 1996



« TOUTE UNE EPOQUE RESSUSCITE »

TÉLÉRAMA

« DU GRAND CINEMA »
LE MONDE

« UN THRILLER SOCIAL »
LIBÉRATION

« UN GRAND BONHEUR »
LES INROCKUPTIBLES

REPRISE



Image Dominique Perrier • Son Frédéric Ullmann • Montage Nadine Tarbouriech, assistée de Anne Seguin • Mixage Gérard Rousseau • Direction de production Françoise Buraux • Un film produit par Richard Copans et Serge Lalou • Une production Les Films d'Ici avec le concours du Centre National de la Cinématographie et du Ministère du Travail et des Affaires Sociales • Distribué par JHR Films avec le soutien du Groupement National des Cinémas de Recherche et de l'ACID

MISE EN SCÈNE
HERVE LE ROUX

**AU CINÉMA
À PARTIR DU
30 MAI 2018**

VERSION RESTAURÉE



SYNOPSIS

Le 10 juin 1968, des étudiants en cinéma filment la reprise du travail aux usines Wonder de Saint-Ouen. Une jeune ouvrière en larmes crie, dit qu'elle ne rentrera pas.

1997 : le réalisateur Hervé Le Roux part à la recherche de cette femme en rencontrant d'anciens ouvriers, militants et syndicalistes, en leur donnant la parole. Cette enquête amoureuse et cinématographique, quasi obsessionnelle, va dérouler un pan d'histoire enfoui.



LISTE TECHNIQUE

Mise en scène..... **Hervé Le Roux**
Image..... **Dominique Perrier**
Son..... **Frédéric Ullmann**
Montage..... **Nadine Tarbouriech, Anne Seguin**
Mixage..... **Gérard Rousseau**
Assistant caméra..... **Lionel Julien**
Direction de Production..... **Françoise Buraux, Catherine Roux**
Un film produit par..... **Richard Copans & Serge Lalou**
Une production **Les Films d'Ici** avec le concours du **Centre National de la Cinématographie** et du **Ministère du Travail et des Affaires Sociales**

DISTRIBUTION

JHR Films
info@jhrfilms.com

CONTACT ASSOCIATIONS

Philippe Hagué
hague.philippe@gmail.com

www.jhrfilms.com

HERVE LE ROUX BIOGRAPHIE

Journaliste et critique, notamment aux *Cahiers du Cinéma*, il participe, en compagnie de Philippe Arnaud et de Dominique Paini à la programmation cinéma du Festival d'Automne à Paris (1984/87) : rétrospectives intégrales Bresson, Eustache, Becker. Il est assistant-réalisateur sur *Incognito* d'Alain Bergala et sur les courts-métrages *L'Ourse Bleue* (Marc Chevrier) et *Tu m'as dit* (Renée Falson) (1988/90). Puis il écrit et met en scène *Grand Bonheur*, film choral sur une bande d'étudiants fauchés déambulant dans Paris et montant une revue, présenté à Cannes, en ouverture de la section Cinémas en France en 1993. Il change radicalement de registre avec son deuxième film : *Reprise* (1996), documentaire sur la mémoire du monde ouvrier. Puis il revient à la fiction avec *On appelle ça... Le printemps* (2001), comédie de mœurs sur 3 femmes en rupture de conjugalité qui rappelle *Grand Bonheur*, mais en plus loufoque.

A partir de 2002, il collabore, en tant que conseiller à la mise en scène, à l'association EMERGENCE, animée par Elisabeth Depardieu, tout en intervenant à la FEMIS et à ARCHIDOC. En juillet 2017, Hervé Le Roux est retrouvé mort à son domicile à Poitiers. Il était en post-production de son dernier long-métrage : *A quoi pense Madame Manet (sur son canapé bleu) ?* qui a été finalisé de manière posthume par Les Films d'Ici.

FILMOGRAPHIE

Grand Bonheur (1993) long-métrage
Festival de Cannes 1993
Ouverture de « Cinémas en France »

Reprise (1996) long-métrage
Prix Georges et Ruta Sadoul, 1996
Grand Prix du Jury au Festival de Belfort, 1996
Festival de Berlin – Forum, 1997

Sorti d'Usine (1998) court-métrage
Festival Vus sur les Docs Marseille, 1999

On appelle ça... Le Printemps (2001) long-métrage
Festival de Rotterdam – Compétition, 2001

A quoi pense Madame Manet (sur son canapé bleu) ? (2017)

BIBLIOGRAPHIE

Cinégénie de la bicyclette (avec Gilles Cornec et Patrick Leboutte), 1995

Reprise (récit), 1998.

On appelle ça... le Printemps (scénario), 2001.

Edition (avec Marie Delporte) de *Le blanc des origines*, écrits de cinéma, d'Alain Philippon, 2002.

CELUI QUI FAIT

Hervé Le Roux, réalisateur

AU DÉBUT, C’EST UNE PHOTO, DANS UNE REVUE DE CINÉMA. UN PHOTOGRAMME.

L’IMAGE D’UNE FEMME QUI CRIE.

Et puis un titre, « La reprise du travail aux usines Wonder ». Cette femme, reprise du travail, comme on dit « repris de justice », et ces usines nommées Wonder… Wonder, Wonderland, Alice à l’Usine, l’Usine en Pays des Merveilles. Le film a été tourné par des étudiants de l’IDHEC le 10 juin 1968, à Saint-Ouen. On y voit des ouvrières qui reprennent le travail après trois semaines de grève. Et cette femme. Qui reste là. Et qui crie. Elle dit qu’elle rentrera pas, qu’elle y foutra plus les pieds dans cette tôle… Les années ont passé. L’usine est fermée. Mais j’arrive pas à oublier le visage, la voix de cette femme. J’ai décidé de la retrouver. Parce qu’elle n’a eu droit qu’à une prise. Et que je lui en dois une deuxième.

Hervé Le Roux

POINT DE DÉPART

C’est réellement un photogramme vu dans une revue de cinéma. Et puis un jour, j’ai vu le film de 68, qui ne m’a plus quitté. Je tournais autour, j’ai même pensé un moment l’intégrer à une fiction. Et puis finalement, je me suis dit que plutôt que de « tourner autour », mieux valait y aller « droit », que ce qui m’obsédait dans le film, c’était cette jeune ouvrière révoltée, et donc qu’il fallait que je la retrouve, que le seul film que je pouvais faire, c’était ça…

REDONNER LA PAROLE

L’envie, c’était vraiment de redonner la parole. Se dire que nous, spectateurs, on peut voir et revoir ce film de 68, vingt-sept ans après, j’allais dire avec vingt-sept ans d’« intelligence » en plus ne serait-ce que l’« intelligence » de l’Histoire qui s’est écoulée depuis - et qu’il serait juste que celles et ceux qu’une équipe de l’IDHEC a fixés, un peu par hasard , et pour l’éternité, dans dix minutes fortes, dramatiques de leur vie , aient eux aussi le droit de revenir sur ces images, d’exercer une sorte de droit de suite…

ET PUIS REDONNER LE TEMPS DE LA PAROLE.

La déjà vieille prophétie selon laquelle tout le monde passe ou passera à la télévision un jour s’est déjà réalisée. On vous arrête dans la rue pour un micro-trottoir : « Vous êtes pour ou contre l’Europe ? ». Il faut répondre « Pour » ou « Contre » … Si vous dites, « ça dépend » ou « c’est plus compliqué », c’est pas la peine, ça sera pas monté, on doit faire passer vingt personnes en deux minutes, alors vous comprenez, les finesses. Là, au contraire, jouer le temps.

LE TOURNAGE

Le tournage s’est étalé sur trois mois, de mai à août 95, d’une manière discontinue, et parallèlement à l’enquête… C’est-à-dire qu’un jour on réalisait une interview je passais la journée au téléphone à essayer d’exploiter les nouvelles pistes qu’avait pu nous indiquer la personne rencontrée, et décrocher un nouveau rendez-vous pour le lendemain ou le surlendemain… La règle du jeu, c’était d’essayer de ne pas rencontrer les personnes avant le tournage, de ne les voir qu’avec une caméra, pour pouvoir garder un maximum de « fraîcheur », de spontanéité…

LES INTERVIEWS

L’on pourra me reprocher de ne pas interviewer en « journaliste », de rarement contredire, de ne pas exercer de droit de suite. Je le revendique : je n’interroge pas des criminels de guerre bosno-serbes. J’en serais bien incapable d’ailleurs. Quand je mets en scène une fiction, j’ai besoin d’aimer chaque personnage. Dans un documentaire où les personnages sont aussi des personnes, c’est pire. Il faut vraiment que chacun ait sa chance, et donc que chacun puisse dire ses raisons. Ce qui n’empêche pas après le spectateur ou la spectatrice, en fonction de sa « sensibilité » comme on dit, d’avoir ses « préférés ».

A L’IMAGE

Je suis parfois à l’image dans le film. Au départ, c’était comme une sorte d’exigence morale : je ne pouvais pas à la fois demander à des gens d’accepter de parler devant une caméra, de s’exposer, et moi, rester planqué au chaud, off, derrière. Et puis c’est vite apparu comme une nécessité dramaturgique.

Disons qu’il y a dans ce film un type un peu frappadingue qui vient déranger les gens chez eux avec une TV portable, un magnétoscope et une cassette vidéo et qui n’a qu’une idée fixe : retrouver une femme qui a été filmée le 10 juin 68 aux portes de l’Usine Wonder, et ce « personnage » là, il fallait bien que je l’incarne, que je lui donne un corps et une voix.

LE FILM DE 68

Les fragments du film de 68 interviennent, soit en contrechamp des visionnages, soit pour illustrer, à vitesse normale ou au ralenti, les propos des interviewés. D’autres images reviennent d’une manière quasi-obsessionnelle, presque comme des gimmicks - l’ouvrière qui dit qu’elle en a « jusque là », le chef du personnel qui appelle le personnel à rentrer comme on sifflerait la fin d’une récréation, les ouvrières qui rentrent par la petite porte de l’usine, la tête un peu basse. D’une manière générale, plus on avance, plus on en sait long sur les protagonistes, et plus on peut décoder les images du film de 68.

Au bout du compte, fragment par fragment, le film de 68 un bref plan sur l’usine suivi d’un plan séquence de huit minutes est entièrement cité. Il ne manque pas un photogramme.

ELLE

Le fil rouge, bien sûr, c’est Elle, et l’enquête qui s’en rapproche ou s’en éloigne. C’est un suspens qui a fonctionné dès le tournage où tout le monde nous demandait : « Alors, vous l’avez retrouvée ? ». Après que le film soit passé à la Vidéothèque, j’ai rencontré un spectateur qui n’avait pas pu rester jusqu’au bout et qui m’a posé la même question : « Alors, on la retrouve ? ». Pour l’instant, les quelques journalistes qui ont écrit sur le film n’ont pas dévoilé la fin. J’espère que ça va durer et que personne ne viendra glisser dans le tuyau de l’oreille du spectateur le nom de l’assassin…

DOCUMENTAIRE / FICTION

Je ne suis pas « documentariste » (j’ai horreur de ce mot). Reprise est un film comme un autre, mis en scène, si mettre en scène c’est bien choisir un décor, des axes, des cadres, découper, monter, mixer. Le fait d’être parfois dans le plan m’a même fait toucher du doigt une certaine forme de « direction d’acteurs » influencer la couleur… j’allais dire : du « jeu », enfin : de la discussion, par mes questions ou mes relances, et presque « monter » en direct : laisser du temps, ou au contraire enchaîner, bref re-rythmer un plan-séquence pendant qu’on le tourne. Mais dans l’ensemble je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de différence entre un « documentaire » et une « fiction » où les acteurs auraient une grande marge d’improvisation.

 ■ **Propos recueillis par Claude Corbigny**

CELUI QUI REGARDE

Vincent Dieutre, cinéaste, membre de l’ACID

Le film

Au départ, il y a ce petit bout de film, sauvagement arraché à l’amertume du retour à l’ordre, en mai 1968 ; il y a surtout le cri d’une femme en colère. Hervé Le Roux a su mesurer l’irréversible catastrophe qui nous sépare de ces fragiles images noir et blanc : l’évanouissement sans appel du monde du travail, du travail qu’on vivait encore physiquement comme l’exploitation de l’homme par l’homme, et dont le rêve gauchiste entretenait fébrilement la viabilité politique, ou du moins le potentiel esthétique. Trois heures durant, Le Roux, en artisan patient et amoureux, invoque sans complaisance le bon vieux temps du travail, des camarades, des patrons, des ateliers, de la lutte et du grand soir. Le film se tisse lentement, d’un témoignage à l’autre : des discours épars, apparemment contradictoires mais qui, loin de nous éclairer sur les faits, sur la petite Histoire, se conjuguent pour en susciter la nostalgie radicale, intense. Comme tout cela est loin à l’heure de l’économie comme raison ultime, comme destin ; comme il était clair ce monde encore lisible sur la partition claire de la lutte des classes… Et comme me bouleverse cette longue recherche, ce cinéma qui progresse par vagues amples. Il aura fallu à Hervé Le Roux, la délicatesse d’un orfèvre pour cerner sans violence ce « never more », ce travail qu’on ne reprendra plus, cette perte sèche dont peu d’entre nous mesurent encore les sourdes conséquences.

 ■ **Vincent Dieutre, 1996**

CELUI QUI ANALYSE

Jean-Michel Frodon, journaliste, enseignant et historien du cinéma

« LE TEMPS RETROUVÉ D’UNE RÉVOLTE OUVRIÈRE »

Texte écrit par Jean-Michel Frodon, publié le 27 mars 1997 dans Le Monde

Reprise. A partir d’un court métrage tourné le jour de la reprise du travail aux usines *Wonder* de Saint-Ouen après la grève de mai 68, un grand récit sur l’histoire contemporaine qui est aussi formidable stimulant à la réflexion.

C’est la photographie en noir et blanc d’une femme en blouse blanche entourée d’hommes en costume. Et c’est une voix. Pas qui crie, qui gueule : « Non, j’entrerai pas ! J’mettrai plus les pieds dans cette taule ! » La taule, ce sont les usines *Wonder* à Saint-Ouen, l’image et le son viennent d’un film de dix minutes réalisé le 10 juin 1968, le jour de la reprise du travail après la grève de mai. On voyait les ouvrières qui entraient, le chef du personnel qui faisait presser le pas sous le regard des responsables politiques (*PCF*) et syndicaux. Et puis cette jeune femme qui explosait de rage et de détresse, les hommes d’appareil tentaient de la calmer, expliquaient que les négociations avaient permis une amélioration, un lycéen gauchiste leur portait la contradiction. La femme en colère n’écoutait pas, elle était comme folle…

Des élèves de l’*IDHEC* avaient filmé ça, un peu par hasard, et c’était devenu *La Reprise du travail aux usines Wonder*, l’un des rares films de mai 68, le plus fort peut-être, qui serait ensuite diffusé de manière militante. Près de trente ans après, un cinéaste, Hervé Le Roux, repart sur les traces de cette histoire. Et dans le plus simple des dispositifs (la cassette du court métrage, une caméra et un micro, des entretiens…) l’Histoire et le cinéma fabriquent, tout naturellement semble-t-il, un grand et beau film. Comme si tout était là, qu’il suffisait d’y aller voir.

Wonder par exemple, entreprise exemplaire de l’histoire industrielle française. Elle est créée durant la guerre de 14 par une Madame Courtecuisse qui fonde une dynastie de capitaines d’industrie paternalistes ; technologie de l’électricité ; essor grâce aux colonies (le marché africain manque de courant) puis aux guerres coloniales (l’armée consomme beaucoup de piles), ensuite aux débuts de la force de frappe et à un produit emblème de la modernité, le transistor ; et l’un des premiers grands slogans publicitaires, « ne s’use que si l’on s’en sert ».

Plus tard la restructuration, le coup mortel de l’essor de la grande distribution, l’irruption des concurrents étrangers (mondialisation), la fin des entreprises familiales, le « sauvetage » par Bernard Tapie, puis le démantèlement pour accroître la rentabilité, et finalement la revente à l’américain Ralston, qui achève de fermer les derniers sites.

Ça remonte en flots

Mais c’est aussi l’histoire des banlieues rouges, l’histoire du travail à la chaîne et des intolérables conditions de travail, la longue marche du syndicalisme et ses déchirements internes, la guerre d’Algérie, mai 68… L’histoire, et l’occultation de l’histoire. Tout est là, ça remonte en flots, il n’y avait qu’à tirer le fil. Le Roux va voir les auteurs du court métrage de juin 1968, Jacques Willemont et Pierre Bonneau. Ils donnent trois souvenirs, une poignée de noms. Le réalisateur suit la piste, il semble qu’elle ne s’arrêtera plus. Les récits, pathétiques ou burlesques, font la chaîne par-dessus les ans, certains se trompent, d’autres mentent. De grands geysers d’émotion jaillissent, pas toujours tristes, une boîte comme ça c’était aussi une communauté, certains couples s’y sont connus, pour des filles de quinze ans c’était l’occasion de ne pas « devenir bonne chez les autres ».

La Durée

Il y a des anciens et d’actuels responsables syndicaux, des contremaîtres à la retraite, une bonne sœur épatante, « le type à la cravate » du film de 68 – montré à chaque témoin avant la conversation, fils d’un ponté du Parti communiste (Raymond Guyot) et qui raconte sa propre histoire d’insoumis contre la guerre d’Algérie à l’intérieur de son rôle d’apparatchik. Le lycéen gauchiste devenu routard installé sur une plage de l’île d’Oléron. Il y a une cabane de pêcheur, des intérieurs avec des canapés *Conforama*, la grisaille d’un local syndical. Des voix comme on n’en entend pas souvent, des corps comme on les voit rarement, sur un écran grand ou petit. Et la durée. Le temps accordé à chacun, pour raconter, pour se souvenir. Ce temps donné – le contraire absolu de la télévision – rend tout possible. 3h12, ce n’est pas long, alors.

Le temps donné fait les personnages et fait que Reprise n’est pas un « documentaire », simplement un film. Avec des protagonistes extraordinaires, y compris ceux qu’on

ne voit pas, comme la Mme Campin, « contremaîtresse » de l’atelier de noir (ça ne s’invente pas), le pire, celui où travaillait la femme en colère. Des personnages qui commencent d’exister bien avant d’apparaître, comme Marguerite « qui a cassé son parapluie sur la tête de Tapie » le jour où il est venu annoncer la fermeture de l’usine. Et ceux qu’on voit, comme Liliane, extraordinaire de présence, de précision, comme beaucoup à la fois n’ayant rien renié de ce qu’ils ont éprouvé alors.

Et puis elle, la jeune femme brune si belle dans sa fureur, elle est le centre toujours fuyant, elle aimeante le récit comme dans un film poursuite. Peu à peu, à travers les paroles des autres, elle devient l’image de ce qui a été enterré : la révolte ouvrière. Pas les manifestations étudiantes, qu’on a vues (un peu) et jouées (beaucoup), pas les négociations tripartites de Grenelles, mais un courant sous-jacent, non maîtrisé, non formulé, que mai 68 aura sans doute paradoxalement contribué à ensevelir, pour rendre possible la suite de l’Histoire. En cherchant « la femme qui crie », le film fait percevoir cette absence, ce refoulé (du jeu politique aussi bien). Celui qui ressort à présent par surprise jusque dans les plus infâmes dérivés populistes comme dans l’essor « irrationnel » des grèves de l’hiver 1995.

Ainsi *Reprise* est à la fois un grand récit d’histoire(s), et un formidable stimulant de la réflexion. Du grand cinéma, quand la réalité devient visible et passionnante, au-delà des apparences mais avec elles.



acid

PATRIMOINE

ASSOCIATION DU CINEMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

L’ACID est une association de cinéastes qui depuis 26 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l’ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d’autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l’ACID accompagnent une trentaine de longs métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l’édition de documents d’accompagnement, l’ACID renforce la visibilité de ces films par l’organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d’offrir une vitrine aux jeunes talents, l’ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu’elle accompagne ensuite jusqu’à leur sortie.

POUR PLUS D’INFOS : WWW.LACID.ORG